

# MINA

par Jo Witek et Juliette Mas

D'UNE CHAMBRE À L'AUTRE, SE CRÉER  
DE BEAUX ESPACES PROTÉGÉS



Mina, 18 ans, Argenteuil, janvier 2023

Portrait réalisé dans le cadre du projet Chambres Adolescentes

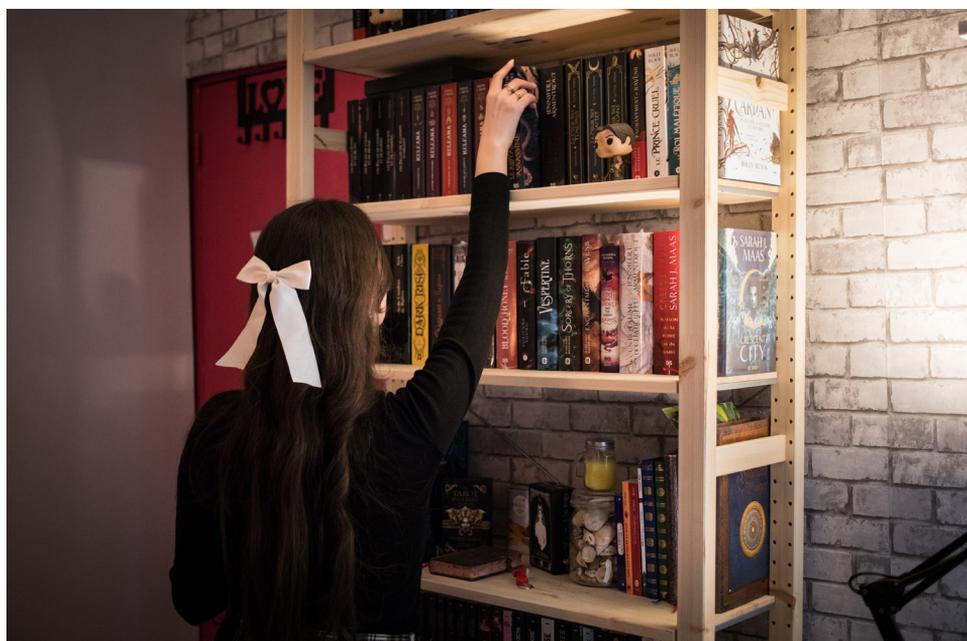
Mina, 18 ans,

sa chambre est au centre-ville d'Argenteuil (Val-d'Oise)



Notre rencontre se passe ici, à Argenteuil, chez sa mère, mais cela aurait pu être à Beauvais chez son père. Mina a deux chambres, depuis toujours. C'est ainsi qu'elle a grandi comme beaucoup d'autres enfants du siècle, dans une famille qui se recompose, se réinvente, s'accorde. Pour Mina, cela signifie une tribu enrichie de la relation forte aux grands-parents, avec d'un côté une lignée de femmes-courage, venues de Kabylie, et de l'autre un milieu plus aisé et l'arrivée de Mathilde, « qui est ma sœur », dit-elle et pas une moitié de sœur. Affranchie de la garde alternée, Mina vit désormais chez sa mère dans la chambre de l'enfance et plus proche de la fac de Nanterre où elle vient de commencer une première année en arts du spectacle, cinéma. Toutefois, elle ne cessera d'évoquer cet autre espace chez papa, plus grand, à la campagne, où elle a installé son atelier de peinture. Elle s'y rend quand elle le sent, le week-end, en vacances, souvent pour voir Mathilde. Ici, c'est plus petit, là-bas plus grand, mais des deux côtés l'héritage culturel familial est dense, fort, et a forgé sa personnalité.

L'immeuble, avec sa petite coursive, ses marches devant l'entrée, me rappelle certains quartiers de Brooklyn. Pourtant, nous sommes bien à Argenteuil, en plein centre et à deux pas de tout, école, collège, lycée, médiathèque, boutique, gare et loisirs. Mina nous reçoit et nous propose un thé avant de nous inviter à passer au salon. Entre les bouquins, le chat Nini, la lampe à flammes et les toiles de femmes au mur, ici on se sent bien. *Safe place*, pourrait-on commenter sur Instagram, si Mina avait posté une photo de son salon comme elle l'a fait une fois de sa chambre paternelle. *Safe place*, lieu sûr, un commentaire qui lui avait fait plaisir, tant la sécurité comme le décor sont importants pour cette jeune fille qui ne laisse rien au hasard. Anxieuse, elle maîtrise son image, comme son agenda ou le rangement de sa chambre, frôlant parfois la maniaquerie, elle en convient. On ne déplace pas un livre et un objet facilement dans la chambre de Mina. Tout est sous contrôle. À sa place. Elle pense à tout mille fois, procrastine, envisage à s'en faire peur et s'endort avec des dessins animés pour s'apaiser. Alors si elle préfère les univers *fantasy*, la magie divinatoire des cartes, le cinéma et le théâtre à la réalité, c'est que le



futur rien que d'y penser la paralysie. Quant au présent, il y a des jours avec et des jours sans et elle doit faire avec. Lors de la séance photographique, ce sera sans, et Mina refusera les photographies de trop près. Volte-face qui invitera Juliette à composer avec elle la prise de vue. Pourtant en intégrant ce projet, elle a voulu s'exposer, se raconter. C'est le paradoxe de cette magnifique personne sensible qui veut devenir comédienne et se tenir dans la lumière, tout en souffrant de terribles angoisses qui parfois l'empêchent de sortir, de se montrer, d'exister. De cette période qu'elle traverse, elle va très bien nous parler, car Mina s'exprime extrêmement bien ; c'est sa force, son bouclier.

Mère et fille nous accueillent dans une tendre complicité. Avant d'évoquer les portraits de femmes au mur, peints par sa grand-mère, je regarde Mina. Je découvre son visage. De grands yeux lumineux, les cheveux de jais, la peau laiteuse, un port altier de danseuse. Elle a quelque chose des sœurs Brontë et des héroïnes anglaises de romans gothiques. Une beauté intemporelle. Une douceur apparente cachant un caractère affirmé. À notre première rencontre à la médiathèque, elle portait un masque. Mina porte souvent le masque, nous l'apprendrons, quand elle veut se protéger, quand elle ne se sent pas prête à croiser des gens ou doit traverser ce « périmètre dangereux », qu'elle nous définira. Ses sévères troubles anxieux l'ont empêchée deux ans d'aller en cours. « Il m'a manqué une partie de mon adolescence », nous confiera-t-elle plus tard en repensant aux années CNED. « Psychologiquement, ça a été dur et c'est pour cela que là j'essaie de rattraper au maximum le temps perdu. » Danse, peinture, théâtre, fac, lectures, sorties entre amis ou avec sa mère, effectivement, Mina n'arrête pas. Elle est aussi en veille sur les réseaux et connaît toutes les tendances, tous les sujets et termes à la mode. L'anglais fait partie de sa langue comme sa façon de s'habiller est proche des héroïnes des séries américaines ou des images Pinterest qui l'inspirent. Alors, si vous ne savez pas ce qu'est la littérature *new adult*, un *lifestyle*, un *safe place*, un *update*, un *trigger warning*, si vous ne voyez pas ce qu'est le style *old money*, la *fast fashion* ou le *cheerleading*, clairement, vous n'êtes plus dans le coup.



C'est qu'on devient vite obsolète culturellement loin de TikTok. Et j'avoue que souvent avec Mina, je me sentirai larguée, que ce sera bien de l'être et par elle, me laisser guider.

Pour comprendre son univers, il faut aussi revenir en arrière. Faire histoire des chambres du passé comme l'a fait Michèle Perrot, la grande inspiratrice de ce projet. Et je suis heureuse grâce à Mina de pouvoir rendre hommage à l'historienne quand elle nous rappelle que « l'ordre de la chambre reproduit l'ordre du monde dont elle est la particule élémentaire »<sup>1</sup>. Monde d'aujourd'hui avec l'intrusion en force d'une culture anglophone mondialisée et monde d'hier quand Karen, sa mère, évoque sa chambre de jeune fille à Argenteuil au septième étage d'un HLM du Val-Nord. Une vue sur Paris et la tour Eiffel qui se reproduit au divorce quand elle aménage avec Mina au cinquième d'une tour. « Ça a marqué mon enfance, nous dit Mina. J'ai une relation particulière avec la tour Eiffel, un truc de dingue. Quand j'étais petite, je la regardais, j'attendais le faisceau lumineux. »

---

1 *Histoire de chambres*, Seuil, 2009

Mère et fille évoquent avec admiration cette grand-mère venue de Kabylie, élevée avec ses sept frères et sœurs et qui dans son enfance, elle, n'avait jamais eu de chambre et dormait dans le salon. Elle s'appelait Ourida Ichou, une artiste peintre qui, pour vivre sa passion en élevant seule ses deux enfants, cumulait les heures à l'hôpital et ne dormait que quelques heures par nuit. Les toiles d'Ourida sont là désormais, dans le salon, comme son amour du beau dans le cœur de sa petite-fille. « On a fait tellement de choses ensemble, se souvient Mina, je l'appelais Mamou. » Le petit carnet de l'enfance qu'elles tenaient ensemble est encore dans la chambre, le chevalet de peinture dans l'autre, chez papa. Ourida n'est plus et sa disparition fut traumatique pour Karen comme pour Mina, mais son matrimoine est immense et la jeune fille en avançant par secousse et à fleur de peau le mesure. Comme elle, elle sera une femme libre et créatrice, sa détermination est sans faille, même s'il n'est pas simple de s'affranchir d'un si beau modèle comme d'une enfance enchantée.

C'est dans la chambre d'Argenteuil que nous entrons, « une grotte où elle fait tout », nous dit-elle. Pour le rangement, c'est bien sûr Mina qui gère comme le lave-vaisselle qui est le sien. « Elle détestait faire la vaisselle, nous explique Karen, amusée, alors je lui ai offert une machine pour qu'elle participe aux tâches ménagères ! » Pour le reste, mère et fille s'arrangent bien. Elles sont toutes deux très indépendantes et souvent le nez dans les livres...

## LA NOUVELLE ÉTAGÈRE, LE LIVRE EN HÉRITAGE

« C'est la chambre la plus rangée de Chambres ados ! » s'exclame Juliette en pénétrant dans la pièce. Pour ma part, je dirais *ex-aequo* avec Noor ; elles ont d'ailleurs des goûts en commun. Nini, le chat, est là, lové sur le siège du bureau. Nous nous installons sous le lit mezzanine, entre coussins, tapis, étagère de peluches. L'éclairage est soigné, tamisé, tout semble à sa place, du dressing à la coiffeuse, de la bibliothèque au bureau,

au-dessus duquel sont affichés son planning et une photo amusante de chat. Je découvre que cela s'appelle un *mème*. Une image qui s'associe à une situation du quotidien et diffusée sur les réseaux. Le mot francisé est entré en 2013 dans le *Robert*, je mesure mon retard lexical et les filles se moquent de moi. *Idem* face au poster d'Ariana Grande, chanteuse incontournable de la pop culture dont Mina est fan et que je ne connaissais pas. Véritable icône de la jeune génération, j'apprends qu'on la compare pour sa voix à Mariah Carey et que l'artiste s'est fait connaître en jouant dans des séries à succès comme *Victorious*, sorte de *Fame* des années 2010. Dans ses clips, la fille est sublime et ses déhanchés hypersexualisés, mais tout cela n'est que du spectacle pour Mina, qui la sait féministe dans ses textes.

Nous découvrons la fameuse nouvelle étagère, celle que Karen a offerte à Mina et installée au dernier Noël, profitant de ce qu'elle était chez son père pour refaire seule quelques aménagements. Un cadeau. Une surprise. Celui d'une mère qui a du mal à boucler les fins de mois et qui a parfois l'impression de ne pas lui donner assez. « Tu n'as rien à me prouver », lui répondra Mina qui ignore cette culpabilité du « jamais assez pour ses enfants », injonction si présente dans l'éducation des femmes. En tous cas, ce présent l'a profondément touchée. « Je rentre dans ma chambre, se souvient-elle, et je vois ma vieille biblio sans livres, je tourne la tête et je découvre une nouvelle bibliothèque avec mes livres rangés, trop beaux dans la bibliothèque, un nouveau papier peint, je vois un amas de détritrus sur mon tapis, mais mes yeux restent focalisés sur la bibliothèque. Je fais "waouh!" » Un cadeau pas hasardeux, car le livre ici est une histoire de famille. Karen ado dévorait les livres à la bibliothèque Desnos au point d'en faire son métier et de travailler aujourd'hui à la médiathèque d'Orgemont d'Argenteuil. « J'ai un petit privilège, nous raconte Mina, quand les livres de la médiathèque sont jetés, du coup je peux les récupérer, souvent des livres jeunesse. Et puis dès qu'il y a un livre qui peut m'intéresser ou une BD, maman me le ramène, en disant : "tiens j'ai pensé à toi, ça va te plaire." » Le goût de la lecture lui vient aussi de sa grand-mère paternelle, qui autrefois lui lisait ce qu'elle-même avait aimé dans son enfance,

« des livres durs », dit-elle, comme *La Petite Princesse*, écrit en 1905 par l'écrivaine anglaise Frances Hodgson Burnett, *Le Mystère de la chambre jaune* de Gaston Leroux ou les contes de Perrault. À présent, sa grand-mère lui transmet ses recueils de pièces de théâtre et même si elles n'ont pas les mêmes goûts, la passion demeure partagée. Mina achète ses ouvrages en librairie indépendante, parfois va à la FNAC avec son père, qui réside loin des commerces. « En tant que maniaque, nous dit-elle, je prends souvent le livre du dessous de la pile qui potentiellement est le moins abimé. » Il suffit d'observer sa bibliothèque pour comprendre que les livres ici sont triés, soignés, lus et conservés. « J'ai une organisation assez spéciale, nous explique-t-elle. En haut, ce sont les livres que j'aime bien, voilà. Les deux étagères, c'est de la *fantasy* adulte, c'est du *new adult*. C'est pas très joyeux, je ne lis que de la *fantasy*. »



— Tu dis *new adulte*? lui demande Juliette

— Il y a *young adult* et *new adult*, c'est pareil. *New adult*, c'est peut-être plus cru, plus *trash*, pense-t-elle avant de poursuivre. La dystopie est en bas et en poche avec les *Harry Potter* et... *Le Seigneur des anneaux*, ça, c'est ma vie!

Ce qu'elle aime dans la *fantasy*, c'est de pouvoir aborder les sujets de société d'aujourd'hui, mais distancés, décontextualisés et transportés dans un monde avec créatures magiques ou ambiances moyenâgeuses. Les cartes divinatoires, les bougies et le livre de remèdes d'Hildegarde de Bingen en attestent. À ce propos, j'ai une pensée pour cette incroyable compositrice, médecin, poétesse et mystique, qui fut par ailleurs canonisée et proclamée docteur de l'Église. Hildegarde aurait-elle pu imaginer que son œuvre aurait sa place dans les chambres adolescentes dix siècles plus tard? Voilà en tous cas une belle visibilité retrouvée. Mais revenons à Mina qui est particulièrement sensible au façonnage des ouvrages, aux couvertures et à la beauté de l'objet. Elle a dernièrement craqué pour



un exemplaire de *La Fortune* de McDowell dans une édition soignée de Monsieur Toussaint Louverture. « Il est magnifique. Les livres-objets c'est trop beau ! » s'exclame la jeune bibliophile. « J'aime l'aspect graphique et parfait du livre aussi... Je suis extrêmement matérialiste, c'est grave... » Je lui fais remarquer qu'elle aime l'art et que la fine collection se distingue de la surconsommation.

Pour choisir ses livres, outre les conseils de la famille, elle va voir les *booktok* et visite l'application GoodReads, décidément à la page en ce moment chez les jeunes. Je lui demande quel genre de lectrice elle est. — J'ai des périodes, me répond-elle. À des moments, je vais lire tout le temps, à d'autres moins, si j'ai des choses à faire. Dès que je lis... c'est simple, vous voyez le livre rouge...

— Quel titre ?

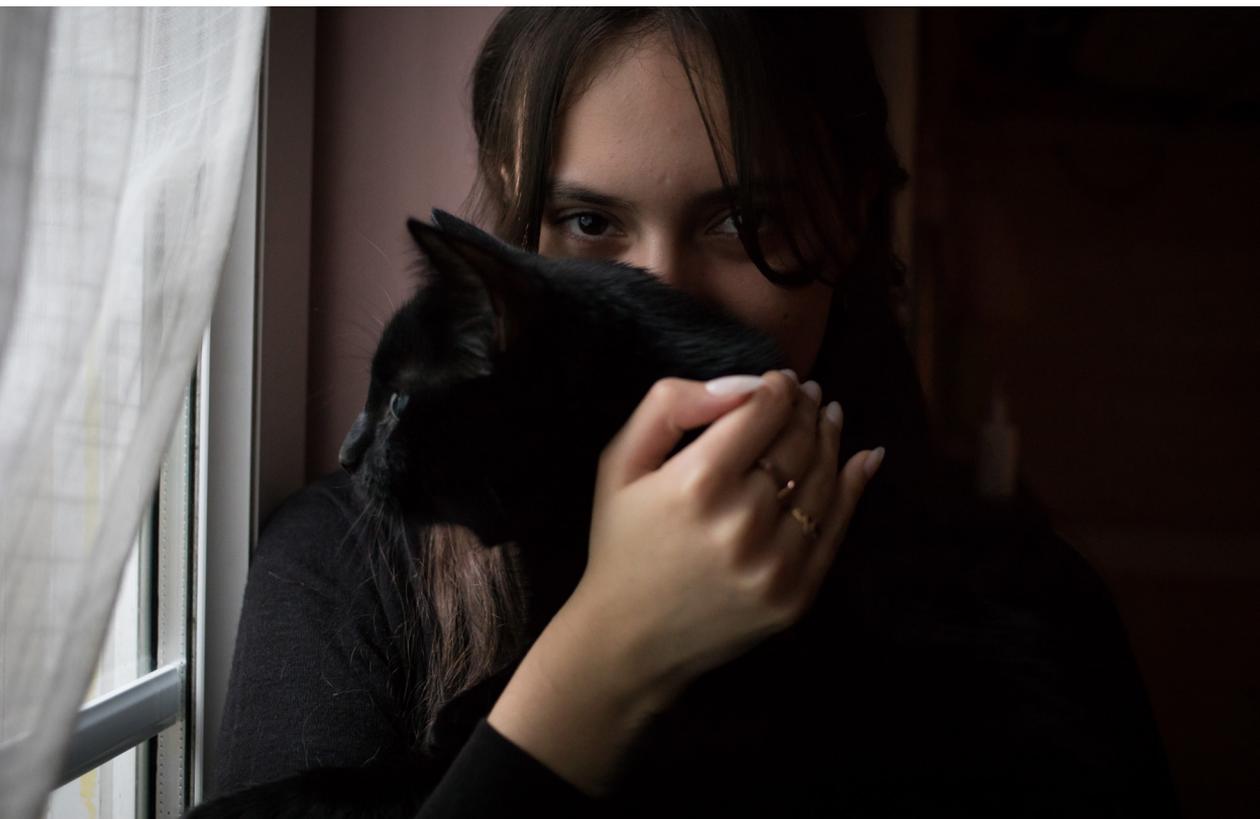
— Ouh là là, c'est interdit aux moins de 18 ans ! C'est *Crescent City* de Sarah J. Maas.

« Ce livre fait mille pages, je l'ai lu en deux jours, même pas. Je lis vite et quand je lis, c'est compulsif. Parfois, je ne lis pas pendant trois mois. Je lis le matin ou le soir. J'ai un rythme de sommeil spécial, parfois je me réveille à six heures du matin, je lis et je me rendors. Enfin ça dépend, je suis vraiment très instable... C'est étrange ! »

— C'est une aide la lecture ?

— Non. Y en a qui disent : « Je rentre dans la lecture, ça me permet d'oublier. » Moi pas du tout, ça me donne de la force, ça me permet de voir des personnages forts qui m'inspirent, je m'évade... C'est comme un film. C'est un passe-temps, une passion.

Je reviens sur ce livre, qu'évidemment je n'ai pas lu, *Crescent City*. Pourquoi serait-ce selon elle pour les plus de 18 ans ? À ce moment, Mina nous montre le *trigger warning* du début, c'est-à-dire un avertissement



aux contenus qui pourraient déclencher un traumatisme. Cette idée d'avertissement en littérature générale me paraît étrange. Juliette le lit : « Avertissement de contenus : langage grossier, violence, drogue, sexe, sexisme, misogynie, humiliation, descriptions explicites de blessures, racisme, suicide, dépression, esclavagisme, eugénisme, guerre, négligence parentale. » « Sacré menu ! » blaguons-nous, tant nous sommes avec Juliette sidérées du contenu racoleur. Mina, elle, le juge très adulte et je comprends combien ce monde des adultes peut effrayer et qu'elle n'ait pour le coup pas envie d'y plonger. Drôle de mélange quand même que ce panier protecteur juridique et moral de l'éditeur où pratique sexuelle et sexisme se confondent, violence et racisme, esclavagisme et négligence parentale et le tout présenté en vrac sur un même plateau. Tchekhov disait que l'écrivain devait mettre les mains dans les vicissitudes du monde pour les extraire et donner à voir, à réfléchir. Mais additionner toutes les

fientes de l'humain pour « choquer », pour « appâter » les adolescents dans un menu infect qui se veut transgressif, c'est autre chose. C'est un autre projet que d'écrire *Crime et Châtiment* ou *1984*. Je comprends pourquoi les jeunes se mélangent parfois les pinceaux dans ce qu'ils nomment « les



sujets de société ». En discutant avec Mina, elle m'apprend que ce qu'elle aime dans ce romans c'est le côté féérique. Je m'en étonne davantage. Féérique? Vraiment? Elle m'explique : « En fait c'est un mélange, c'est de la *fantasy* urbaine, c'est une ville très, très moderne avec plein de créatures fantastiques. C'est ça qui me plaît. » Et la voilà qui délaisse le roman pour passer au sujet des autrices dites « problématiques ». Comme dans pas mal d'autres chambres visitées, je constate que les polémiques du moment s'enchaînent, se piochent comme des cartes à jouer. Mina poursuit, « Sarah J. Maas, je crois qu'elle est problématique. Il y a eu des soucis avec elle sur ses opinions politiques, par exemple... Elle ne met pas assez de personnes de couleurs, elle ne représente pas bien la communauté



LGBT, moi j'ai pas trouvé. » Je lui oppose que l'auteur, à mon sens, ne doit pas être le commercial d'une société inclusive qui ne l'est pas, que seule l'honnêteté intellectuelle compte, la responsabilité morale de l'écrivain compte. Après, la différenciation entre l'auteur et son œuvre, c'est encore un autre sujet. Nous débattons sereinement avec Mina sur ces polémiques des réseaux qui parfois, comme l'avertissement de son livre, mélangent tout. Les chambres adolescentes sont des hauts lieux de débats. Elles sont culturelles, politiques et nous le verrons, souvent féministes et écologistes. L'envie de penser le monde autrement est là peut-être plus qu'ailleurs, mais ce que Mina et les jeunes me disent, c'est qu'ils ont besoin de nous, adultes pour grandir dans l'échange et étayer leur jugement. Comme nous avons besoin d'eux pour évoluer, détricoter nos pratiques et apprendre ensemble à refaire société.

« J'ai vécu avec ma mère et ma grand-mère qui étaient des modèles féminins de force. Du côté de mon père, c'est ma grand-mère qui tient la culotte, les hommes suivent ! Ça m'a aidée à avoir du caractère, elles m'inspirent et me donnent de la force. »

## CARNET DE CONSERVATOIRE ET CHEVALET : L'HOMMAGE À UNE GRAND-MÈRE DISPARUE...

Depuis l'enfance, Mina danse, fait du théâtre, peint. De sa grand-mère maternelle, qui fut artiste peintre, elle a reçu l'amour de l'art. Elle a soigneusement conservé ce cahier qu'elle tenait avec elle autrefois lorsqu'elles allaient ensemble au conservatoire. Elle l'a même complété, seule, comme un hommage après son décès. Nous le feuilletons ensemble, elle le commente avec émotion. « C'est très sentimental... Elle me dessinait des choses... C'est une photo de moi et Mamou ! J'aime beaucoup cette photo ! » s'exclame-t-elle. « Avec ma grand-mère, j'allais à la GRS et le lendemain je regardais des films, j'écoutais de la musique, je dansais, elle me filmait, je faisais de la peinture et de la sculpture. Avec elle, j'allais à Paris, aux Galeries Lafayette, en librairie ou aux Emmaüs, je faisais tout avec elle ! Nature, parcs, forêts, chansons... Elle s'appelait Ourida, moi je l'appelais Mamou. » Elle se souvient de l'odeur de peinture à l'huile de sa maison de Dieppe, qu'elle a tant aimée, parfois elle en rêve encore. Elle a aussi reçu en héritage son chevalet qu'elle garde chez son père, dans cette chambre plus vaste qu'elle adore et qu'elle a transformée en atelier d'art.

« De mon atelier, j'ai posté une vidéo de peinture sur TikTok et du coup une personne que je ne connaissais pas m'a dit "*safe place*", ça veut dire qu'elle se sent bien dans mon univers. J'aime bien. Ça me fait plaisir quand le compliment vient d'une personne inconnue. »

Elle nous montre sur son téléphone ce corbeau qu'elle a peint. L'abstraction est dans un carnet; la peinture, c'est pour se défouler. Elle adore aussi les dessins animés. « Je suis une grande enfant », affirme-t-elle, avec une pointe de nostalgie. C'est qu'entre ses deux chambres, Mina a traversé une merveilleuse enfance avant qu'elle se brise à la mort de Manou. Une peine qu'elle dissimulera pour protéger celle de sa mère. Elle a alors douze ans. « À la mort de ma grand-mère, j'ai pas pleuré, nous raconte Mina. Une semaine plus tard, paf, des crises d'angoisse. J'étais même pas triste, c'était "je vais mourir, je vais mourir"... » Sa mère au début met ces crises sur le compte de l'entrée en adolescence, mais la souffrance psychique dure et l'enfermement lié à la Covid va aggraver les choses. Aujourd'hui, grâce au travail entrepris avec la pédopsychiatre, elle parvient à mesurer le choc et le long cri silencieux que fut la disparition de Manou. Le chemin prend du temps, mais elle veut mettre des mots sur ses maux. « C'est pas vraiment une phobie sociale, nous explique-t-elle, mais dehors... [elle soupire] Voilà... Parfois, j'ai pas envie de croiser des gens. C'est une alerte rouge. Parfois, je ne veux voir personne. Quand je sors et que je décide d'être sociable, ça va... Il m'est arrivé une fois de voir au loin un ami avec qui je n'avais pas envie de parler, j'ai fait un détour. » Des troubles sévères de l'anxiété et des troubles obsessionnels compulsifs qui vont la conduire à étudier à domicile via le CNED, de la fin de troisième à la terminale. À ce moment, la chambre ne la rassure plus, c'est même d'ailleurs là que ça a commencé « à gigoter dans la tête », comme elle l'exprime.

« Avant, pendant et un peu après la Covid, ça n'a pas été une période facile. C'était très, très dur. C'est même pas un problème d'amis ni de harcèlement. L'angoisse m'est tombée dessus comme ça. Après avoir parlé avec la psy, on a commencé à comprendre. »

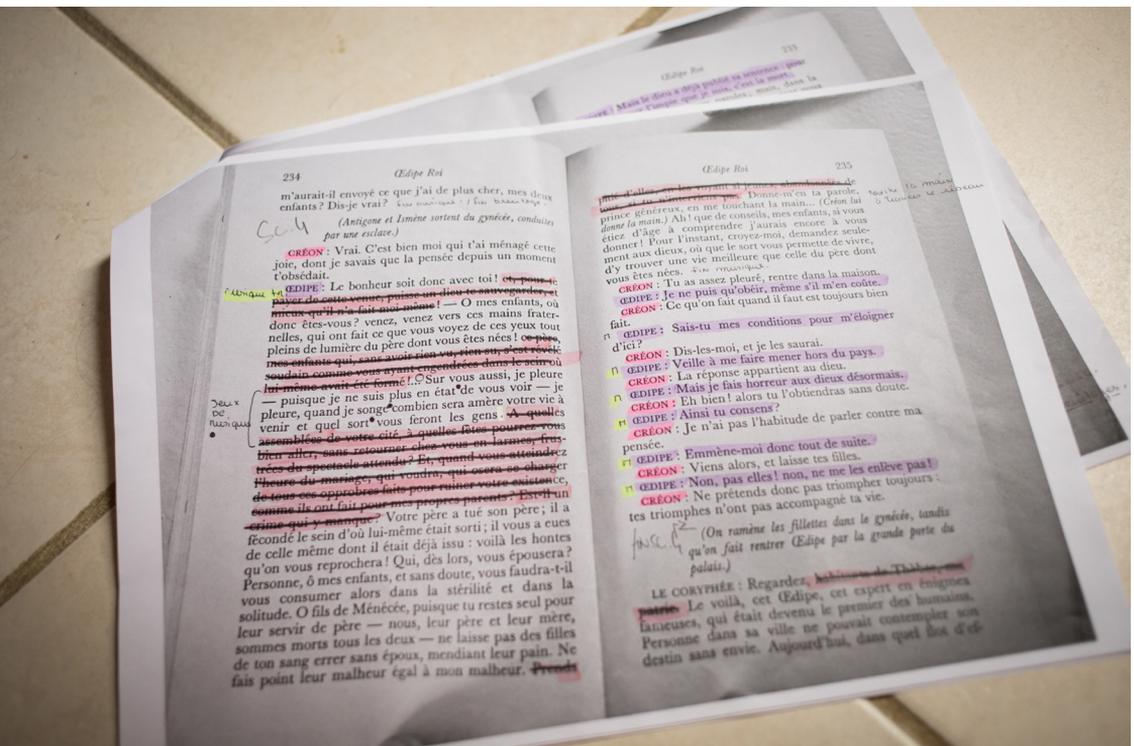


Pendant ces deux ans à la maison, Mina n'a pas cessé de voir ses chères amies, Laurine, Flore et Irène, mais au début elle leur cache la vérité et leur dit qu'elle va dans un autre lycée. « J'avais tellement pas envie de me sentir anormale, se souvient-elle. Elles se racontaient leurs anecdotes, moi je n'avais rien à raconter, j'étais mal, elles étaient bien. Avec elles, ça me faisait plaisir de parler d'autre chose que de mon problème, elles me voyaient comme quelqu'un de normal qui allait au lycée. Ça me faisait du bien. Quand je leur ai annoncé, elles ont pleuré, elles m'ont prise dans les bras. » Mina est en souffrance et veut en parler, veut témoigner. Aujourd'hui, ça va de mieux en mieux. Elle va à la fac, prend le train, mais il faut quand même qu'elle se projette le matin pour que ça se passe bien. Elle est en thérapie et sacrement courageuse, car elle ne lâche rien et poursuit ses études, la danse et le théâtre. Elle veut avancer, sortir de là et trouve des trucs, des remèdes, des routines pour faire face. Elle nous

rappelle combien la souffrance psychologique est invisible et difficile à expliquer. Dans le train par exemple, elle redoute le monde et reste le nez collé à son téléphone quand il y a trop de monde. « Les transports, c'est compliqué, ça m'angoisse énormément... Cette année, ça va, je me sens bien, parfois ça me stresse quand des trains sont supprimés ou en grève, mais ça ne m'empêche pas d'aller à la fac. J'ai 40 minutes jusqu'à Nanterre. »

« Quand je vois mes amis, j'ai besoin après d'avoir ma période où je récupère. La solitude, c'est une batterie à récupération. Je suis très sociable, mais il faut du temps pour me récupérer. »

À plusieurs reprises, elle évoque « un périmètre dangereux » qu'elle évite. Que veut-elle dire? Parle-t-elle de quartiers chauds en ville? « Non, le périmètre dangereux, me répond-elle, ce sont des



endroits publics comme certains magasins ou fast-foods, des lieux où j'ai de fortes chances de croiser des gens que je connais. J'ai eu un souci en quatrième avec certains garçons – c'était clairement du harcèlement sexuel – et j'ai vite réagi. Je l'ai dit à la CPE et à la directrice, elles ont été efficaces. Les garçons ont été exclus une semaine. Je suis vraiment contente d'avoir eu une écoute. Ils étaient plusieurs, mais l'un était le pilier du groupe. Ils ne m'aimaient pas, je ne les aimais pas non plus, des filles les soutenaient... Bref, je n'ai pas envie de recroiser ces personnes. » Comme pratiquement toutes les filles rencontrées dans le projet, Mina pense que le collège est violent, que le harcèlement et le jugement y sont plus fréquents qu'au lycée. Pour cette raison, elle parle beaucoup avec sa sœur Mathilde et reste à son écoute. Forte des modèles féminins de sa famille, Mina en quatrième ne s'était pas laissée impressionner et elle avait su dénoncer les blagues salaces, les agressions physiques. Toutefois, elle se rappelle avoir été bouleversée lorsque son amie, victime elle aussi de la même bande, s'était achetée des vêtements plus amples pour cacher son corps. « Ça m'a brisé le cœur, se souvient-elle, parce que pour moi, il était hors de question que ce soit des garçons qui me disent comment m'habiller et après cela, j'ai continué à mettre les vêtements qui me plaisaient. Ça m'a révoltée. »

« À aucun moment un homme ou une femme et encore moins des garçons prépubères immatures, ne peuvent se permettre de me dire ou de dire à quelqu'un comment se comporter, s'habiller et encore moins faire des remarques salaces sur le corps ! »

## ART DE LA SCÈNE ET CHEERLEADING

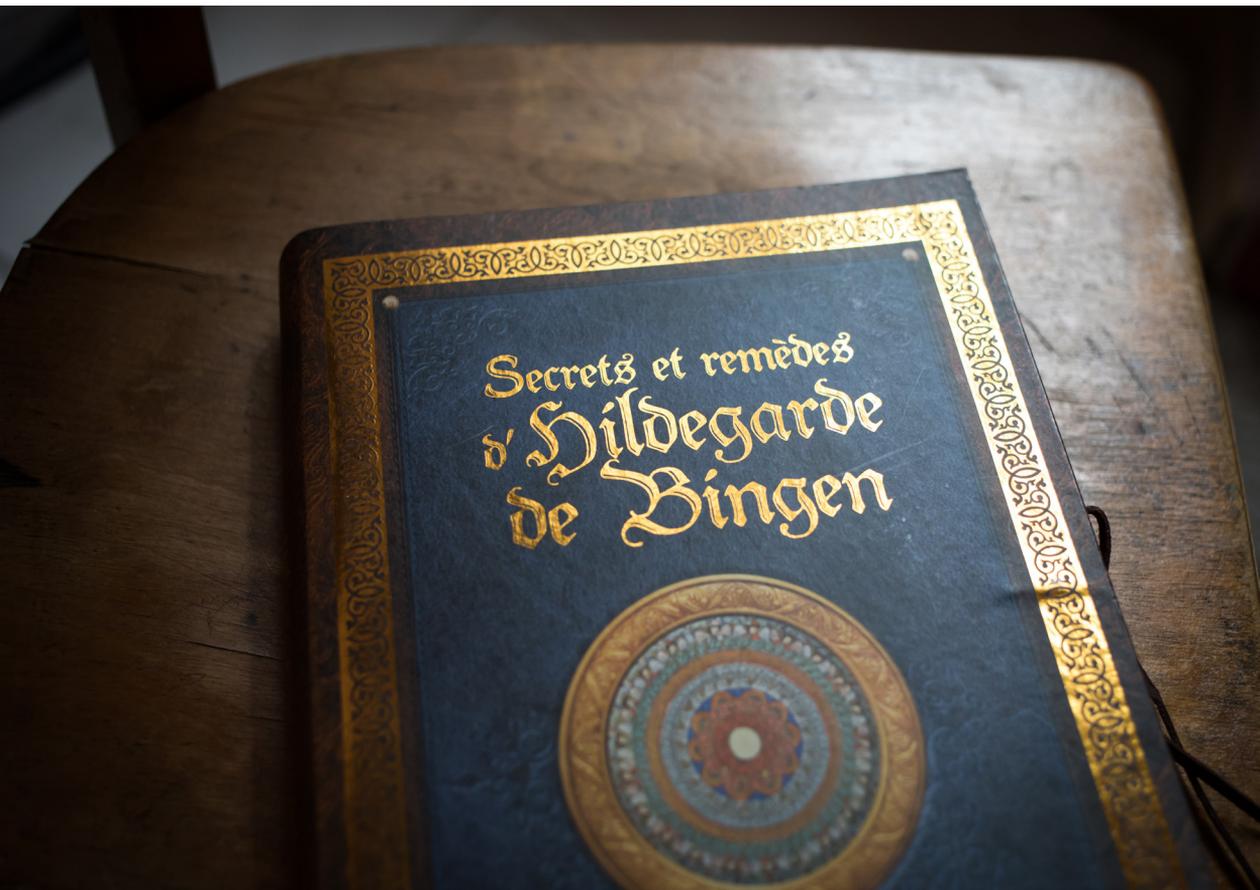
Elle aime la magie, la *fantasy*, les dessins animés, les bougies, la sorcellerie du Moyen Âge, la déco, les fringues d'hier et d'aujourd'hui.

Elle veut jouer, danser, écrire, apprendre l'histoire du théâtre et du cinéma et faire de la vie une scène. Car même si c'est compliqué la vie, effrayant parfois, il existe une terre d'asile pour les trop sensibles, les timides, ceux qui se jugent à côté de la plaque. Cette île, cet espace-temps différent, c'est la création et elle a sauvé la peau à pas mal d'artistes. Mina l'a bien compris. Pour elle, la scène est un refuge, c'est là qu'elle se sent bien, là qu'elle veut être. Au deuxième rendez-vous, elle nous reçoit les mains sur un thé chaud pour nous en parler longuement. Assise en tailleur, le port de tête altier dessiné par des années de danse, elle évoque ses passions de l'enfance, qui demain sans doute deviendront un métier. « Le théâtre et la danse, c'est ma passion, commence-t-elle calmement, sûre d'elle, posée. J'ai commencé seule, jeune. Je continue la danse contemporaine au conservatoire, deux fois par semaine. Au théâtre, je me sens tellement bien. « Beaucoup disent “quand je danse ou quand je joue j'oublie”. Moi c'est l'inverse, je lâche tout, je lâche toute la souffrance que j'ai pu ressentir ! » Elle est en première année de licence arts du spectacle : cinéma à Paris Nanterre, ce qui me touche particulièrement ; j'ai fait les mêmes études au même endroit trente-six ans plus tôt. Comme elle, j'étais de celles à vouloir certains jours me cacher et ne voir personne, tout en choisissant un métier de pleine lumière. Le paradoxe, celui qu'ont très bien théorisé Diderot et Brecht, cette aliénation de soi, cette distance, qui permet de s'oublier pour renaître dans la peau d'une autre et devant les autres.

« À la fac quand j'y vais, je me suis préparée mentalement. Quand je m'habille, je suis prête. »

Mina a envie de devenir comédienne, mais elle aime aussi chorégrapheur et écrire. Elle adore ses cours pratiques comme les théoriques. « On a histoire du cinéma et du théâtre en cours magistraux. C'est passionnant ! J'ai la même chose en TD, on lit des pièces de la période étudiée et on analyse le texte. Le cinéma, c'est de l'analyse

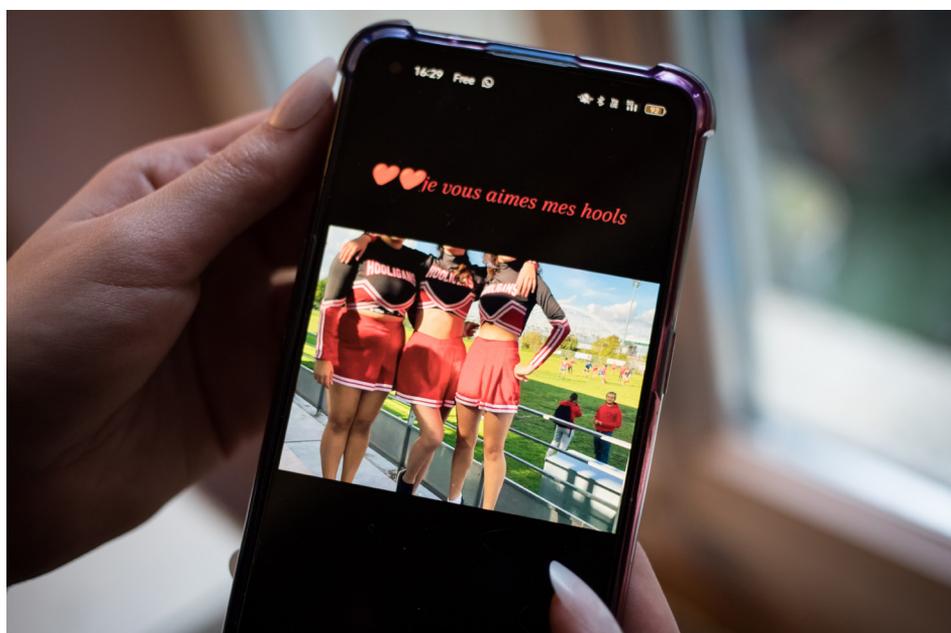
filmique. » Bon, la période des films muets l'a un peu ennuyée, surtout l'expressionnisme allemand et l'école soviétique. Elle n'a pas adoré *Le Cabinet du docteur Caligari* de Robert Wiene (1920), mais *Le Cuirassé Potemkine* de Sergueï Eisenstein (1925), l'a quand même impressionné, « c'est révélateur d'une époque, je suis presque devenue communiste ! » s'exclame-t-elle en s'amusant. Elle a particulièrement apprécié le cinéma du réalisateur éthiopien Haile Gerima, qu'elle me fait découvrir. C'est la magie des chambres adolescentes, on passe en un clin d'œil du jargon sur TikTok à une cinéphilie pointue. « Il n'est pas très connu en France, nous apprend-elle, mais il a un impact assez fort, car il travaille sur la place des Noirs, des femmes, il a évoqué l'esclavage, du coup ses films sont durs à regarder. » Merci chère Mina, il me tarde de découvrir ce talent majeur du cinéma Noir américain, dont l'œuvre m'a échappée. Pour l'analyse de spectacles, il lui faut aller au théâtre à Paris en métro, ce qui n'est pas si facile pour elle qui appréhende les transports.



« Il y avait dix-huit stations », se souvient-elle, quand elle est allée dans le 20<sup>e</sup> arrondissement voir *Boulevard Davout*, un spectacle déambulatoire du collectif Os'O. Très vite, elle se rend compte que, comme le dit son enseignante, on voit toujours les mêmes gens au théâtre. C'est malheureusement souvent vrai. Un petit entre soi, qui chez cette fille, issue d'une lignée de femmes de milieu social modeste ne peut qu'indigner.

« Ça m'a frappée quand je suis allée dans le 20<sup>e</sup>. C'était dans un quartier délabré, le spectacle parlait de minorités, des immeubles construits pour les pauvres qui au final vont aux riches et... quand on voit ce genre de spectacle, mais que le public, lui, est bourge ! Le théâtre reste cher. »

Cette année, elle a particulièrement apprécié *Everywoman*, un spectacle de Milo Rau, en allemand surtitré, programmé au Théâtre de



la ville. Elle nous raconte : « C'était avec Ursina Lardi, qui parlait avec une femme en visioconférence (en vidéo en fait, NDLA). Cette femme allait mourir pour de vrai et elle racontait son ressenti par rapport à sa mort imminente. C'était très dur à voir. Moi et la mort, c'est pas cool... » Justement, je l'interroge sur sa réaction. Comment ça s'est passé? « Il y a eu plusieurs étapes, me dit-elle, ça m'a déprimée, mais les éléments scéniques forts m'ont rassurée. La femme [de la vidéo, NDLA] était déjà morte quand on a vu le spectacle et je le savais... À la fin, j'y ai réfléchi pas mal, mais pendant le spectacle ça allait. Après, j'ai certaines amies qui comme moi ont très peur de la mort et qui m'ont donné leur point de vue. Voir cette femme qui a accepté sa mort assez paisiblement, ça les a rassurées presque réconciliées avec la mort. Moi ça n'a pas été le cas, mais bon... »

Mina n'en dira pas plus, et nous poursuivrons sur la force de l'art, qui parfois en étant cru, direct, frontal nous permet de partager nos angoisses. Elle en convient et se souvient que finalement ce soir-là, ce qui l'avait le plus stressée, c'était le retour en train le soir. Son truc pour éviter de stresser dans le train : lire en anglais *Seven Husbands of Evelyn Hugo* de Taylor Jenkins Reid, un bouquin qu'elle a toujours dans son sac en ce moment et qui la plonge dans l'âge d'or du cinéma hollywoodien. Sinon, elle met ses AirPods écoute Selah Sue, Amy Winehouse ou une *playlist* teintée de la culture rock et jazz de son père. Ses écouteurs lui servent aussi de parade pour repousser le contact humain, particulièrement masculin, que comme Juliette elle redoute à certaines heures de la nuit. Les femmes dans l'espace public ne se sentent toujours pas en sécurité. Elle nous raconte :

« Parfois je laisse mes écouteurs dans les oreilles sans son. En fait, c'est un peu un système de défense, même si je n'écoute pas de musique, je les ai sur moi, ça dissuade les gens de me parler. Et moi, ça me permet d'être attentive à ce qui se passe. »

Mina, qui est hyper au point sur la veille des tendances modes, bouquins, sorties, sur Instagram, TikTok comme des polémiques du moment, évoque à la vitesse de la lumière des us numériques et leur jargon en anglais. Ainsi, le téléphone en poche, elle regarde des *lifestyle*, traduisez par mode de vie, de gens qui se racontent au quotidien. Ça l'inspire, ça la motive même pour faire des choses elle aussi. Puis elle enchaîne sur les *update*, en français les mises à jour, des pages qu'elle surveille. En ce moment ce sont surtout celles du *Nouveau Prince*, la minisérie des gens de la fac dans laquelle elle va jouer et celles de son club de *cheerleading*, c'est-à-dire de pom-pom girls. Un club de pom-pom girls à la fac de Nanterre, épice centre des contestations étudiantes de 1968 ! Je n'en crois pas mes oreilles et frôle le malaise. Mais Mina de sa douce voix va me rassurer, m'apprendre et m'expliquer que c'est un sport physique, mixte et loin du cliché.

« Les pom-pom girls, c'est de la danse avec des pompons, mais le *cheerleading* c'est vraiment de la danse avec des portés et des acrobaties. Il y a une équipe de rugby à la fac et on aura une compétition de *cheerleading* entre universités. On a un seul garçon dans l'équipe, c'est dommage, car les portés entre filles, c'est difficile. »

Elle enlève mes *a priori* sur ces parades que je trouvais bécasses et surtout faire-valoir des mecs. Après tout, si c'est fun et sportif... Encore une façon de sublimer le réel comme de retrouver une forme de légèreté et de fantaisie dans ce monde post-Covid. D'ailleurs, à propos, il n'est pas rare qu'elle porte encore le masque quand elle n'a pas envie de parler. Elle n'est pas la seule à le faire. Beaucoup de jeunes ont gardé l'habitude et beaucoup ont développé depuis des crises d'angoisse ou des dépressions sévères. On ne mesure pas encore l'impact de la crise sanitaire sur la jeunesse. Alors, Mina, tu as bien raison de t'amuser à la fac comme ailleurs et de multiplier les sports.

## UN DRESSING TELLE UNE PALETTE DE CRÉATIVITÉ

Côté fringues, son dressing rangé-plié-repassé a des allures de vestiaire de costumière. Vêtements d'hier côtoient ceux d'aujourd'hui, elle multiplie les styles suivant ses envies et l'humeur du jour. En l'observant évoquer ses tenues, ses assortiments, ses accessoires, je me souviens des heures que je passais à chiner, mixer, créer mon look au même âge. Comme elle, j'aimais m'amuser avec les fringues et transformer la vie en une scène de théâtre sur laquelle en liberté je m'exprimais.

« Je définirai mon style comme un petit peu vintage, un petit peu “chic”, *old money*. C'est-à-dire une robe avec des motifs pattes d'oies ou à carreaux. J'ai aussi un style très urbain, des choses décalées, une veste en jean, coupée sous les épaules que j'aime coupler avec des chandails et jean *boyfriend* large, ou une jupe avec des bottes. C'est souvent très coloré, j'adore le rouge qui était la couleur préférée de ma grand-mère, j'adore. »

Je l'imagine dans son manteau carmin, version Chaperon rouge 2.0, s'engouffrer dans le train du matin, les écouteurs en place pour être libre sans toutefois se mêler. Sans trop étouffer au milieu de la masse compacte de voyageurs. On est loin de l'Argenteuil-Paris en 25 minutes, que Maupassant nommait « le long train lent des bureaucrates » et qu'il empruntait fin XIX<sup>e</sup> siècle pour aller canoter. Aujourd'hui, c'est à dix minutes, « l'enfer, dit-elle, à sept heures du matin », mais au moins ça ne dure pas. Dans ce dressing, au milieu des petits hauts courts et pulls doux, elle nous montre les jupes qu'elle tient de Geneviève, sa grand-mère côté paternel. « Celle-ci que ma grand-mère m'a rapiécée... enfin raccommodée, raccourcie, qui va avec cette écharpe-là. » Pour moi c'est un kilt court, pour elle une jupe de patineuse, tellement plus inspirante !



Elle a raison Mina, il est utile de saupoudrer la vie de magie. « C'est *made in France*, poursuit-elle, de bonne qualité, chaud et puis ça sent chez ma grand-mère, j'aime bien l'odeur ! Et puis une autre là... » Elle décroche une jupette des années 1960. Tout revient et aujourd'hui la mode n'a ni âge ni frontière. Elle achète en ligne, en seconde main ou dans les boutiques de la... « *fast fashion* », dit-elle après une hésitation, c'est-à-dire de type Zara ou H&M. Parfois, c'est amusant de l'observer chercher ses mots en anglais, pour nous dire le français. C'est que la mode mondialisée a son jargon et l'anglicisme y est roi, à part bien sûr pour la haute couture. Mina ensuite, telle une magicienne, nous sort des boîtes les chaussures, les bottes à talons, les cuissardes et nous décrit le corset, la petite jupe, les chaussettes qui s'accordent avec. Juliette souligne que c'est une sacrée organisation d'avoir autant de pièces, mais Mina gère, tout est à sa place et elle s'amuse follement avec son vestiaire. Parfois, elle va faire un petit shopping avec sa mère, ce qui lui fait penser que ça fait longtemps qu'elles n'ont pas fait les boutiques ensemble, « je pense que

la prochaine fois qu'on va y aller, ça sera pour elle. Maman a beaucoup de vêtements qui datent, j'aimerais bien la conseiller sur les choses. » Mina est gâtée, elle en est consciente et maintenant qu'elle grandit, elle a envie de rendre cet amour que sa mère lui a donné dans les petits gestes, les petites privations du quotidien.

« Ma mère parfois elle dit “j'ai rien à me mettre”, elle m'avantage beaucoup, elle garde son argent pour moi, pour m'habiller. Elle ne prend pas assez de temps pour elle, elle se laisse un peu de côté pour moi et j'aimerais bien faire un peu l'inverse. »

Sinon, le shopping entre copines, c'est pas vraiment son truc. Avec son trio d'amies, elle préfère les virées dédicaces vers leurs auteurs préférés. « Récemment, je suis allée avec mes amies à une dédicace de Victor Dixen [auteur français de séries fantasy à succès, NDLA]. Il est très, très gentil ! »

## LES CARTES DIVINATOIRES POUR IMAGINER L'AVENIR, MAIS PAS TROP LOIN

Si Mina est une grande rêveuse, elle ne le fait jamais dans le silence, car sinon nous dit-elle, « ça part dans des réflexions obscures, la mort, etc. Du coup, j'écoute quelque chose. Il me faut un bruit pour m'endormir, sinon mes pensées peuvent démarrer une crise d'angoisse. » Elle se projette souvent, mais pas trop loin. Elle préfère vivre le moment présent et pour elle le *carpe diem* est un remède à l'angoisse. Elle ne se projette pas dans le monde des adultes, mais en côtoie pas mal depuis toujours. Elle a cette maturité des enfants uniques (côté maman), qui, pendant que les adultes parlent, écoutent et participent. Elle a aussi des copines avec qui elle peut avoir des conversations poussées et intellectuelles. L'actualité, les sujets de société l'intéressent. Elle est sensible aux violences policières, à la

cause des Noirs aux Etats-Unis, mais elle a l'impression de ne pas pouvoir faire grand-chose pour l'instant ; elle remet l'action à plus tard. Elle admire sa mère, féministe qui manifeste souvent le 8 mars avec des pancartes musclées. Mina s'est dernièrement indignée du saccage d'une toile de Van Gogh par des militantes écologistes, elle trouve que cela dessert la cause. Elle fait référence aux jeunes activistes de Stop Just Oil qui en octobre 2022 avaient lancé de la soupe à la tomate sur la vitre protégeant la toile *Les Tournesols*. C'est l'occasion pour nous de mesurer combien les jeunes n'ont pas toujours les informations en entier, et comme pas mal d'adultes, ils lisent les titres, les résumés. Nous en reparlons et Mina, découvrant que la toile ne risquait rien conclut, « je ne savais pas que c'était sur une vitre, ça change tout ! » Effectivement et quoi qu'on pense de cette action musclée aux 14 millions de vues, elle a le mérite de démontrer comment un acte militant sur les réseaux se transforme en polémique, perdant au fil des *repost* son origine écologique. Il est plus que temps que l'école offre des outils efficaces aux jeunes pour leur apprendre certains automatismes de vérification.

« Je ne regarde pas les infos, ça m'angoisse. Je regarde des documentaires, sinon maman, les grands-parents, mon père m'informent. »

Nous poursuivons ce cheminement vers la société, ce monde qui parfois a de quoi effrayer. Je lui demande si elle a déjà été gênée par un regard masculin sur son corps et elle revient sur un souvenir des années collège. Elle évoque sans détours une sale rencontre dans la rue, ce qui autrefois n'était rien aux yeux des gens et que les filles taisaient. Ce harcèlement de rue qui aujourd'hui heureusement peut être dit, dénoncé et puni. La honte a changé de camp et je salue son courage et celui de toutes celles qui racontent, dénoncent et crachent dessus. Écoutons-là. Écoutons-les toutes.

« J'avais 13 ans, je sortais de chez la psy et là, un monsieur qui avait la cinquantaine m'arrête et me dit "vous êtes magnifique". Très bien, merci, je lui réponds, genre laisse-moi tranquille. Il s'arrête, je continue, il revient vers moi et me dit "ça vous dirait d'aller prendre un verre?" Je le regarde, je lui dis "j'ai 13 ans!" Il me répond "c'est pas grave ça". Du coup, je me suis dit, qu'est-ce que tu fais? Est-ce que je lui réponds, va te faire voir, ou j'use de tact pour éviter de le mettre en colère? C'est ce que j'ai fait, j'ai dit "c'est gentil, mais là je suis pressée, j'ai un truc à faire..." Je ne sais jamais comment la personne va réagir. J'étais choquée. Il y avait des gens autour! » Heureusement, Mina a sa famille, ses amies et son héritage féministe en poche pour ne plus se laisser agresser. Elle est prudente le soir, mais sort quand elle en a envie. Souvent, elle va aux soirées de la fac. Parfois, elle s'y amuse, parfois non. Toujours l'alcool la dérange. Elle ne boit pas et l'alcool est omniprésent, alors elle se sent parfois décalée. Ce qu'elle préfère ce sont les petites soirées entre amis avec moins de monde et plus conviviales. Elle aime discuter, écouter de la musique tranquille et rencontrer de nouvelles personnes. Elle aime aussi aller au Figurier Blanc, la salle de spectacle de sa ville, d'ailleurs elle se prépare à y danser pour une soirée avec le conservatoire.

« Une relation amoureuse avec une personne? Ce serait une relation sincère, on se dirait beaucoup de choses, une relation sans tabou avec une pensée libre. Être honnête. Ça pourrait être un soutien psychologique pour moi. »

Comme dans toutes les chambres, je me permets d'évoquer le sentiment amoureux, qui fout la trouille en ce moment et ne fait pas rêver. Alors l'amour partagé à deux, a-t-il une place dans la vie de Mina? « Ah, vraiment pas! Pas du tout! » me répond-elle franco.

— Niveau amour je suis un peu compliquée, avoue-t-elle. Du coup j'aime tout le monde, les femmes et les hommes, je suis bi.

— Depuis quand ?

— Depuis longtemps. En fait, j'ai dit aux autres que j'étais bi il y a deux ans, à maman, aux amies... Et tout le monde s'en fout, ça, c'est trop bien ! Avant j'aimais les hommes et j'étais attirée par certaines femmes. Je suis tombée amoureuse d'une fille fin collègue.

— Un amour platonique ? Une attirance ?

— Oui c'est ça, j'ai flashé sur elle, mais je ne la connaissais pas.

— T'as pas vraiment vécu une histoire alors ?

— Non. C'est juste une attirance...

L'attirance bisexuelle chez les filles est visiblement de plus en plus affirmée. Dans *Chambres adolescentes*, Emily l'a évoquée, d'autres se disaient, pourquoi pas. Le phénomène n'est pas nouveau à cet âge d'individuation et Freud en 1920 nommait cela « les amitiés fortes de l'adolescence, teintées de sensualité ». Je ne suis ni psy ni sociologue, mais je constate que les filles en parlent davantage qu'il y a dix ans. Se dire bisexuelle d'entrée de jeu, c'est aussi imaginer ses préférences, s'offrir de plus vastes possibilités, une façon finalement de se projeter librement sans rien s'interdire. Et quand Mina souligne que « tout le monde s'en fout », elle témoigne de ces nouvelles libertés qu'ont gagnées les femmes, de pouvoir vivre ouvertement leurs désirs, même devant leur famille. En attendant, Mina se dit très épanouie dans son corps. C'est plus difficile avec son image. Parfois, elle retourne le miroir pour ne pas se voir et elle a du mal avec les photographies. Juliette en fera l'expérience lors de la prise de vue. Mina ce jour-là se cachera derrière Nini, ses livres et à la lumière préférera le contre-jour. C'est son choix, son portrait, un instantané d'une rencontre et c'est aussi cela notre projet. Capturer des mots, des images d'un temps révolu déjà. Témoigner de cet instant-là, de la vie d'une jeune personne et de notre histoire commune qui s'infiltré, se glisse entre les objets et les pages Instagram des chambres adolescentes. C'est écrire ces histoires incarnées, vraies et sans filtres Snapchat et rendre visibles ceux qui souvent restent cachés. C'est aussi la raison pour laquelle, Mina a accepté de nous recevoir.



« J'ai adoré votre concept de rentrer dans l'intimité des personnes et de s'y intéresser. Je trouve qu'on ne donne pas assez la parole aux gens avec un mode de vie simple, sans artifices... On s'intéresse plus aux célébrités. Je pense qu'on a des choses à raconter et que d'autres peuvent s'y retrouver. »

Merci Mina de nous avoir invitées dans ta chambre sans masque et avec franchise. C'est une belle confiance que tu nous as accordée en cette période de vie douloureuse pour toi que tu affrontes avec tant de pugnacité. Sûr que ton témoignage aidera d'autres personnes à avancer. Toi qui aimes les tarots de cartes divinatoires, qui parfois éclairent tes pensées, je te laisse piocher avant de nous quitter. Trois cartes. Passé, présent, futur, c'est ainsi que tu opères. Je te laisse conclure et nous lire les phrases inscrites dans le livret. Nous entendons « savoir prendre du recul », « un travail de guérison », « renaître de ses cendres », « concrétiser ses inspirations sans avoir peur de sortir de la norme », « une jeune pousse grandit », « une carte qui renvoie aux ancêtres, un savoir-faire attendant d'être révélé ». Nous rions, nous jouons, nous rêvons, nous interprétons, nous sommes dans la vie et à tes côtés dans cette chambre magique, cette *camera obscura* qui révèle une personne sensible, brillante, créative, pensante avec un regard original et délicat. Une vraie personnalité. « C'est un truc de dingue ce tarot ! » nous dis-tu. Ça te parle, c'est l'essentiel. Beaux films, Mina, dans ce grand théâtre où te sens bien ! La vie aussi en est un.







**Merci à Mina et à toute sa famille,**  
pour le temps et la confiance qu'ils nous ont accordé.

La résidence Chambres adolescentes de l'autrice Jo Witek et de la photographe Juliette Mas a été financée par Les Cités éducatives et par les médiathèques d'Argenteuil.

Nous tenons à remercier le Réseau des médiathèques d'Argenteuil, M. Mothron, maire d'Argenteuil, Mme Juglard, élue à la culture, Carole Sellier, directrice des actions culturelles, le service jeunesse de la ville d'Argenteuil, les équipes pédagogiques des lycées de la ville d'Argenteuil, Valérie Trouvé et Guillemain Bafferon, ainsi que les animateurs de l'espace jeunesse du Val Sud, Arimelle Chaouch et Fayçal Necibi.

